

noires arrêtées à douze heures une minute. Le cadran était blanc, le premier qu'ils voyaient de cette couleur, mais sur les grands arcs semi-circulaires qui partaient de la tour en dessous du cadran principal se trouvaient une douzaine de cadrans plus petits, d'à peine huit mètres de diamètre, offrant le spectre complet des couleurs. Chacun possédait cinq aiguilles dont trois arrêtées au hasard.

« Il y a cinquante ans, expliqua Stacey en désignant les ruines sous la tour, cet ensemble de vieux édifices abritait l'une des plus grandes assemblées législatives du monde. » Il les contempla paisiblement quelques instants, puis se retourna vers Conrad. « Le voyage t'a plu ? »

Conrad hocha la tête avec ferveur. « C'est impressionnant, d'accord. Les gens qui vivaient ici devaient être des géants. Ce qui est vraiment remarquable, c'est que tout a l'air d'avoir été abandonné hier. Pourquoi n'y revenons-nous pas ? »

— Eh bien, à part le fait que nous ne sommes plus assez nombreux aujourd'hui, même si nous l'étions nous ne pourrions pas contrôler cette ville. À son apogée, c'était un organisme social incroyablement complexe. Il est difficile d'imaginer les problèmes de communication en se contentant de regarder des façades vides. La tragédie de cette ville, c'est qu'il ne semblait y avoir qu'une façon de les résoudre.

— On les a résolus ?

— Oh, oui, certainement. Mais en ne tenant pas compte du facteur humain dans l'équation. Réfléchis aux problèmes qui se posaient. Transporter quinze millions d'employés de bureau vers le centre et retour chaque jour, acheminer un flot ininterrompu de voitures, de bus, de trains, d'hélicoptères, installer des vidéophones dans tous les services, sur presque chaque bureau, munir chaque appartement de la télévision, de la radio, de l'électricité, de l'eau, nourrir et divertir ce nombre fabuleux de gens, préserver leur bien-être et leur sécurité avec des services auxiliaires, police, pompiers, hôpitaux... tout cela tournait autour d'un seul facteur. »

Stacey montra le poing à la grande tour de l'horloge.

« Le temps ! Ce n'est qu'en synchronisant chaque activité, chaque pas en avant ou en arrière, chaque repas, arrêt de bus et appel téléphonique que l'organisme pouvait se maintenir. Comme les cellules de ton corps, qui prolifèrent en cancer si on les laisse croître librement, chaque individu, ici, devait apporter sa part aux besoins prioritaires de la ville, sinon des embouteillages catastrophiques la plongeaient dans un chaos total. Toi et moi, nous pouvons ouvrir le robinet à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, parce que nous avons nos citernes privées, mais que se passerait-il ici si tout le monde lavait la vaisselle du petit-déjeuner pendant les dix mêmes minutes ? »

Ils commencèrent à traverser lentement l'esplanade en direction de la tour de l'horloge. « Il y a cinquante ans, quand la population n'était que de dix millions d'habitants, on pouvait tout juste faire face à une demande de pointe éventuelle, mais même alors, une grève dans un service essentiel paralysait la plupart des autres ; il fallait aux employés deux ou trois heures pour atteindre leurs bureaux et autant pour faire la queue pour le déjeuner et rentrer chez eux. Lorsque la population se mit à augmenter, on fit les premiers essais sérieux d'étalement des horaires ; les travailleurs d'une zone donnée commençaient la journée une heure plus tôt ou plus tard que ceux d'une autre. Leurs cartes d'abonnement aux transports en commun et leurs plaques de voiture étaient d'une couleur spéciale, et s'ils essayaient de se déplacer en dehors des périodes permises, on les renvoyait. Cette pratique s'est vite répandue : on ne pouvait mettre en marche sa machine à laver qu'à une certaine heure, poster une lettre ou prendre un bain qu'à un moment donné.

— Ça semble faisable, dit Conrad, de plus en plus intéressé. Mais comment faire appliquer tout ça ?

— Par un système de cartes d'accès colorées, de billets de banque colorés, un ensemble compliqué de programmes publiés chaque jour comme les programmes de télé et de

radio. Et, bien sûr, par les millions d'horloges qui nous entourent. Les aiguilles supplémentaires indiquaient le nombre de minutes à courir dans toute période d'activité pour la catégorie correspondant à la couleur de l'horloge. »

Stacey montra une horloge au cadran bleu placée sur un des immeubles qui dominaient l'esplanade. « Disons, par exemple, qu'un cadre subalterne quittant son bureau à l'heure prévue, midi, veut déjeuner, rendre un livre à la bibliothèque, acheter de l'aspirine et téléphoner à sa femme. Comme pour tous les employés, son code identitaire est bleu. Il prend son programme pour la semaine, ou consulte les colonnes bleues du journal, et note que sa pause déjeuner ce jour-là est de midi quinze à midi trente. Il a quinze minutes à tuer. Parfait, il regarda l'horaire de bibliothèque. Le code horaire pour ce jour-là est 3, c'est la troisième aiguille de l'horloge. Il consulte l'horloge bleue la plus proche : la troisième aiguille est sur 37 – il dispose de vingt-trois minutes, tout le temps nécessaire pour atteindre la bibliothèque. Il descend la rue, mais s'aperçoit à la première intersection que les feux pour piétons ne passent que du vert au rouge et qu'il ne peut pas traverser. La zone a été temporairement attribuée aux femmes occupant des emplois subalternes – rouge –, et aux travailleurs manuels – vert.

– Qu'est-ce qui se passerait s'il ignorait les feux ?

– Sur le coup, rien, mais toutes les horloges bleues de cette zone étant revenues au zéro, il ne pourrait être accueilli ni dans les magasins, ni dans la bibliothèque, à moins qu'il n'ait de l'argent rouge ou vert et une fausse carte de bibliothèque. De toute façon, les amendes étaient trop élevées pour que le risque en vaille la peine, et tout le système était conçu pour lui faciliter la vie, à lui et à personne d'autre. Impossible donc de se rendre à la bibliothèque ; il se décide pour la pharmacie. Le code horaire pour la pharmacie est 5, la cinquième aiguille, la plus petite. Elle est sur 54 : il a six minutes pour trouver une pharmacie et faire son achat. Après quoi il lui reste encore cinq minutes avant le déjeu-

ner et il se propose de téléphoner à sa femme. En examinant les codes du téléphone, il constate qu'aucune période n'a été prévue pour des appels privés ce jour-là – tout comme le suivant. Il lui faudra carrément attendre de la retrouver le soir.

– Et s'il téléphonait ?

– Il ne pourrait pas introduire les pièces dans la fente, et même s'il y parvenait, sa femme, disons qu'elle est secrétaire, serait dans une zone rouge et aurait déjà quitté son bureau ce jour-là – d'où l'interdiction de téléphoner. Tout cela s'emboîte à merveille. Le programme disait quand on pouvait allumer la télé et quand on devait l'éteindre. Tous les appareils électriques étaient piégés avec des fusibles, et si on s'aventurait hors des périodes programmées, on avait une solide amende et la réparation à payer. Le statut économique du téléspectateur déterminait évidemment le choix du programme, et vice versa, aussi n'était-il pas question de coercition. Le programme quotidien dressait la liste des activités permises : on pouvait aller chez le coiffeur, au cinéma, à la banque, au pub, à des heures déterminées, et si on y allait au bon moment, on était sûr d'être servi rapidement et correctement. »

Ils avaient presque atteint l'autre bout de l'esplanade. Face à eux sur sa tour, l'énorme cadran de l'horloge dominait sa constellation de douze serviteurs.

« Il y avait une douzaine de catégories socio-économiques : bleu pour les employés, ou pour les professions libérales, jaune pour les militaires et les fonctionnaires – incidemment, c'est curieux que tes parents aient pu avoir en leur possession cette montre, personne dans ta famille n'a travaillé pour le gouvernement –, vert pour les travailleurs manuels, et ainsi de suite. Mais, naturellement, des divisions plus subtiles étaient possibles. Le cadre subalterne de tout à l'heure quittait son bureau à midi, mais un cadre supérieur, avec exactement le même code horaire, aurait quitté le sien à 11 h 45, disposant ainsi de quinze minutes de plus et trouvant les rues moins bondées avant l'heure

de pointe du déjeuner dévolue aux simples employés de bureau. »

Stacey désigna la tour. « C'était la Grande Horloge, l'horloge principale sur laquelle toutes les autres étaient réglées. Le Contrôle Central de l'Heure, une sorte de ministère du Temps, a occupé petit à petit les vieux immeubles gouvernementaux à mesure que s'atrophiaient leurs fonctions législatives. Les programmeurs étaient, effectivement, les maîtres absolus de la ville. »

Pendant que Stacey poursuivait, Conrad contempla la batterie des horloges, arrêtées sans rémission à minuit une minute. Le temps lui-même semblait en quelque sorte avoir été suspendu ; autour de lui les grands immeubles de bureaux flottaient dans un intervalle neutre entre hier et demain. Il suffirait de remettre en marche l'horloge principale et la ville entière redémarrerait probablement et serait appelée à la vie, repeuplée en un instant par la bousculade effrénée de ses millions d'habitants dynamiques.

Ils repartirent vers la voiture. Conrad regardait par-dessus son épaule le cadran de l'horloge, ses gigantesques aiguilles levées pour marquer l'heure silencieuse.

« Pourquoi s'est-elle arrêtée ? » demanda-t-il.

Stacey le dévisagea avec curiosité.

« N'est-ce pas tout à fait évident, après ce que je t'ai dit ? — Je ne comprends pas. »

Conrad s'arracha à la contemplation des horloges s'alignant par vingtaines sur l'esplanade et interrogea Stacey du regard.

« Peux-tu imaginer ce qu'était la vie pour la presque totalité des trente millions de gens qui habitaient ici ? »

Conrad haussa les épaules. Les horloges bleues et jaunes, il l'avait remarqué, dépassaient en nombre toutes les autres ; visiblement, les principaux ministères se trouvaient autour de cette place centrale. « Hautement organisée, mais meilleure que le genre de vie que nous menons, répondit-il enfin, plus intéressé par la vue de ce qui l'entourait. J'aimerais mieux avoir le téléphone une heure par jour que

pas du tout. Les choses rares sont toujours rationnées, non ?

— Mais c'était là un mode de vie où tout était rationné. Tu ne crois pas qu'il y a un point au-delà duquel il n'y a plus de dignité humaine ? »

Conrad eut un reniflement de mépris. « Il me semble qu'il y a pas mal de dignité, ici. Regardez ces immeubles, ils tiendront debout pendant mille ans. Pas comme la maison de mon père. Mais tout de même, pensez à l'harmonie du système, construit avec autant de précision qu'une montre.

— C'est là tout ce qu'il était, déclara Stacey d'un ton sévère. La vieille métaphore du rouage dans la machine n'a jamais été plus vraie qu'ici. La somme totale de votre existence était imprimée pour vous dans les colonnes des journaux et expédiée à votre adresse une fois par mois par le ministère du Temps. »

Conrad regardait ailleurs ; Stacey éleva légèrement la voix. « En fin de compte, bien entendu, ce fut la révolte. Il est intéressant de noter que dans toute société industrielle, il y a d'habitude une révolution sociale par siècle, et que les révolutions successives reçoivent leur impulsion de niveaux sociaux de plus en plus élevés. Au XVIII^e siècle, c'était le prolétariat urbain, au XIX^e, les artisans, et dans cette révolte-ci, c'était l'employé de bureau à col blanc vivant dans un minuscule appartement prétendument "moderne", soutenant par des crédits en cascade un système économique qui lui refusait toute liberté de choix et toute personnalité, et l'enchaînait à un millier d'horloges... » Il s'interrompit. « Qu'est-ce qu'il y a ? »

Conrad regardait fixement une des rues transversales. Il hésita, puis demanda négligemment : « Elles marchaient comment, ces horloges ? A l'électricité ?

— La plupart. Quelques-unes étaient mécaniques. Pourquoi ?

— Je me demandais... comment ils s'arrangeaient pour qu'elles marchent toutes continuellement. »

